N° 3 Troisième Année 5 Février 1899

LE SPIRITUALISME MODERNE

Organe de l'" UNION FRATERNELLE SPIRITUALISTE
PARAISSANT LE 5 ET LE 20 DE CHAQUE MOIS

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.
Naître, Mourir, Renaître encore et Progresser sans cesse, telle est la Loi.

ALLAN KARDEC

SOMMAIRE

L'ORIGINE ET LES RÉALISATIONS DU DÉSIR

Il est, par le monde, des lots de vérités, qui, à elles seules, valent mieux que les plus beaux discours, parce que, déjà, ces vérités jouissent de la consécration de l'entendement de l'universelle humanité, qui pendant des siècles les a pesées, analysées et reconnues avant de les accepter comme des axiomes.

Celle-ci, par exemple : *à quelque chose malheur est bon*, nous revient avec persistance et nous hante avec obstination. L'évolution sociale que nous accomplissons nous la livre au tournant de ce siècle qui finit au milieu du fracas des tempêtes et des incendies tout prêts à éclater, et que soulèvent nos passions, qu'attirent nos dissentiments fratricides.

Oui, ce proverbe, ce verbe magique, à la fois nous obsède par son intensité et nous console par son objet.

Qu'est-ce, en effet, que ces agitations, ces outrages sanglants, inspirés par la colère, que des frères déments se jettent avec fureur à la face ? Qu'est-ce que tout cela, si non la volonté impérative de liquider au plus vite les hontes du passé pour préparer un avenir de fécondes réalisations ?

Ce tumulte fébrile, qui émeut les âmes jusqu'à la passion, les excite jusqu'à la violence, les énerve jusqu'à l'horreur, cet état d'âme étrange n'est que l'expression d'un désir impétueux de Justice et de Vérité !

Cet aspect de nos luttes intestines n'est que la résultante de l'infiltration chronique d'un agrégat morbide composé d'éléments matériels, incompatibles avec la nature de l'âme. L'humanité comme les individus n'existent pas seulement par la vie matérielle et physique de leur corps ; leur existence est bien plus sensible, bien plus réelle par les manifestations des facultés de l'âme, leur évolution ne consiste pas dans un phénomène physique, elle s'accomplit, au contraire, par l'activité et le développement des facultés morales, c'est par elle que s'accomplit l'œuvre du progrès ; la matière n'est que le marche-pied de l'âme, elle n'est que l'instrument et non le maître, aussi sa subordination à l'âme doit-elle être complète ; toute autre condition n'est qu'un état d'anarchie, une cause de trouble et de désordre qui ne peut durer.

La conscience individuelle, trop longtemps servile était devenue, sous l'empire du préjugé, la vile collectivité moutonnière ; son insouciance l'avait livrée aux pires suppots de l'intrigue, l'achat des consciences s'était donné libre cours et le succès encourageant les convoitises, l'infamie étaient devenues sans pudeur ; la prostitution morale enhardie s'étalait au grand jour.

C'en était trop ! l'hypocrisie et le mensonge avaient comblé la mesure de l'anarchie : enfin l'outre sociale creva et la divine lumière du désir jaillit de la nuit des passions qui tenait l'âme

asservie. C'est ainsi que toujours dans le champ de l'élaboration de l'œuvre du Progrès, la lumière providentielle éclate et disperse les ténèbres, détruisant les obstacles, quels qu'ils soient, qui s'opposent à son épanouissement.

Lorsque, poussés par des courants contraires, des nuages accumulés dérobent aux mortels l'horizon azuré de l'avenir et compromettent par leur électricité malsaine la vie des êtres, nous entendons bientôt le tonnerre gronder; l'éclair jaillit de la sombre nue et l'ouragan terrasse et broie les obstacles orgueilleux qui prétendent limiter ou défier l'accomplissement de la loi d'Amour et de Progrès.

Le ciel alors redevient plus pur et la nature entière renaît à l'espoir, à la joie de vivre.

Ainsi, après les crises fébriles que provoquent dans le corps social l'accumulation des ferments de lâcheté, d'hypocrisie et d'égoïsme, le calme renaît dans les consciences; pénétrée des rudes enseignements du passé, sortie victorieuse de ses épreuves, de nouveau trempée, et devenue maîtresse d'elle-même après les angoisses qui l'ont secouée, vivifiée enfin par la puissance irrésistible de sa foi nouvelle, l'âme humaine, avide de conquêtes, prend son essort avec une ardeur inconnue et vole vaillante, intrépide, vers la réalisation de son idéal d'Amour et de Progrès.

Le proverbe est donc vrai : *à quelque chose malheur est bon !*

Oui, la lutte est précieuse, la souffrance est féconde; la douleur qui enfante les désirs de l'âme, — cette émanation complaisante de la divinité, — n'est pas trop chèrement payée si nous la comparons aux joies que procure l'ascension de l'être vers le progrès, vers le Créateur, vers ce foyer de Vérité et d'Amour qui embrasse tout l'univers de sa paternelle sollicitude.

Les lignes qui vont suivre en sont une pieuse et vivante image.

Beaudelot.

SOLLICITUDE !!!

NOUVELLE

(Dictée par Théophile Gautier à Mlle C. B...).

Depuis le matin, il neigeait, les flocons tombaient drus et serrés, ouatant les toits, les arbres d'une épaisse couche blanche. Les rues étaient changées en un cloaque bourbeux où pataugeaient bêtes et gens, s'éclaboussant, se poussant, s'écrasant dans un va-et-vient fiévreux et pressé; de lourdes vapeurs traînaient dans le ciel gris et terne, engluant tout d'une humidité froide et visqueuse; et, dans le déclin de cette veille de Noël, les becs de gaz piquaient l'ombre de leur lumière clignotante.

Un homme, aux vêtements râpés et fanés, suivait d'un pas traînant les arcades de la rue de Rivoli; les mains dans ses poches, le dos voûté, le regard atone, il semblait ne rien voir, ne rien entendre : une pensée unique et absorbante semblait marteler son front, et parfois un soupir profond et douloureux s'échappait de ses lèvres. On l'entendait alors murmurer : « mon petit! mon pauvre petit! » Soudain il s'arrêta devant les vitrines flamboyantes d'un magasin de jouets, comme hypnotisé, tendant les mains en un geste de désespoir vers un polichinelle, vêtu de satin pailleté d'or... deux grosses larmes jaillirent des yeux du malheureux et glissèrent silencieusement sur ses joues amaigries...

Tandis qu'il restait là muet, comme hébété, sa pensée s'en allait loin, là-bas vers la butte, où, dans une mansarde, agonisait son fils, un bambin de sept ans que la fièvre et la misère broyaient dans leurs mains de fer.

Le matin même, l'enfant avait appelé son père près de sa pauvre couche et lui avait dit dans un sourire : — « Père, c'est la Noël aujourd'hui, il faudra mettre mon soulier dans la cheminée. » Et le père avait senti son cœur se serrer cruellement. Hélas! la cheminée était sans feu depuis deux jours, et la faim tenaillait les entrailles des deux malheureux — le père et la mère, — car les dernières ressources étaient allées chez le pharmacien... Comment donc faire pour remplir les chers petits souliers de l'enfant de ces friandises et de ces joujoux qui sont la joie des petits. Le père hasarda timidement une parole. — « Le petit Noël n'est guère riche cette année... » et l'enfant levant ses yeux candides sourit plus doucement encore : — « Oh! si, il est riche, père. Notre vieille voisine m'a dit un jour que c'est le bon Dieu et qu'il est le maître de tout. Alors, moi, je lui ai demandé un beau polichinelle enrubanné et je suis sûr qu'il me l'apportera. »

Que répondre ? Détruire dans cette jeune âme la confiance en Dieu, lui dire brutalement que le petit Noël n'était qu'une légende naïve et charmante dont se servent les parents pour gâ-

ter leurs petits! Le pauvre père n'eut pas ce courage, et, sentant les larmes monter à ses paupières, il se leva brusquement, mit deux baisers sur les joues brûlantes du petit malade et faisant un signe de détresse à sa femme qui pleurait dans un coin : — « Quand je devrais mendier, fit-il, à mi-voix, il l'aura, son polichinelle ! » et il était parti, droit devant lui, se répétant sa phrase : « Quand je devrais mendier, il l'aura! »

Le soir était venu et il n'avait pas osé tendre la main; et, maintenant, là, devant ce polichinelle rose, il sentait son cœur se fendre en songeant au désespoir de l'enfant ne trouvant pas dans son pauvre soulier le jouet rêvé. « Quelle misère ! non, Dieu n'était pas juste... est-ce que Dieu existait seulement? dans tous les cas, ce n'était certainement pas le *bon* Dieu, celui qui envoyait de si rudes épreuves à de pauvres diables qui n'avaient jamais fait de mal.

Son pauvre petit Pierre! qu'est-ce qu'il allait lui dire en rentrant pour lui expliquer que Noël n'apporterait rien!...

Dans cette boutique pleine de jouets, de jeunes mamans richement vêtues faisaient des emplettes pour leurs bébés, et ce serait dans toutes ces riches familles ce soir de la joie, des rires perlés, des petites mines roses charmées. Lui, le malheureux, ne verrait que des larmes, n'entendrait que des plaintes. Et personne, personne ne viendrait à son aide!... non, tout le monde passe affairé, ne prenant nul souci de sa détresse. Quels cœurs de pierre ont-ils donc tous ces heureux de la terre!...

Et voici qu'une main a saisi le beau polichinelle... Le pauvre père sent son cœur se serrer encore plus; il suit des yeux le jouet qui va disparaître dans de beaux papiers de soie. C'est une toute jeune femme qui vient de l'acheter! Radieuse, elle l'emporte dans ses bras... Alors, lui, s'enhardit quand il la voit sur le seuil de la porte : — « Madame! Oh! Madame! » Elle s'arrête, interdite. L'interrogeant du regard : « Ce polichinelle... c'est, c'est pour votre bébé!... — « Mais, oui, dit-elle, en souriant. — Ah! il est plus heureux que Pierre! — Qui ça, Pierre? — Mon petit! » et, dans un sanglot, il conte sa détresse en phrases hachées, presque inintelligibles. »

Quand il eut fini, la jeune femme essuya une larme. — « Votre adresse, dit-elle, et votre nom? » En balbutiant, il donna les deux; puis, pris de peur, il se mit à trembler, comme s'il avait commis une mauvaise action. « C'est bien! fit la jeune femme, allez dire à petit Pierre que Noël ne l'oubliera pas, et, en attendant mieux, voici ce polichinelle rêvé, portez-le-lui! » et, d'un geste gracieux, elle tendait le précieux paquet au malheureux père. Il eut un mouvement de surprise : — « Vous le donnez, oh! madame, madame! » Et tout-à-coup, saisissant le jouet d'un mouvement brusque, il le serra sur sa poitrine comme un trésor et s'enfuit en courant.

. . . .

Là-haut dans la mansarde, le petit Pierre dort; sa mère, agenouillée près de lui, prie et pleure... Une angoisse nouvelle s'ajoute aux angoisses passées... son homme, depuis le matin, n'a pas reparu! Où est-il? Qu'a-t-il fait? Mon Dieu!... le désespoir ne lui a-t-il pas conseillé une mauvaise action? S'il s'était tué... s'il n'allait plus revenir... que dirait-elle, que deviendrait petit Pierre?... Mais un pas résonne dans l'escalier vermoulu... la porte s'ouvre... d'un bond, la mère est debout... dans les bras de son mari : — « Mon Jean! enfin! » — « Oui me voilà et tiens, tiens c'est pour lui, c'est le polichinelle du petit... Mais quoi? qu'as-tu? tu baisses la tête, c'est là toute ta joie? Voyons, parles? » D'une voix lente et basse comme un souffle : — « Oh! mon pauvre homme! qu'as-tu fait?... » — « Ce que j'ai fait? J'avais promis à Pierre un polichinelle... et le voilà. » Et d'un geste rapide il défait les papiers et, sous la pâle lumière d'une petite lampe, le joujou étincelle de mille feu. — « Ah! qu'il va être content, mon Pierre! Voyons, femme, sois donc gaie! » Mais elle, grave et sévère : — « Tu n'avais pas d'argent... comment t'es-tu procuré cela, Jean? « — « Comment? que veux-tu dire? pourquoi cet air glacé! Tu ne vas pas croire que je l'ai volé au moins?... Non, femme, non, même pour Pierre, je n'aurais pas commis un acte pareil... mais il y a des âmes généreuses quoiqu'on dise et c'est une de ces âmes-là qui m'a donné ce jouet pour notre pauvre petit. Qu'il va être content! » Et, doucement, le père déposa sur le lit le polichinelle rose, puis, prenant la main de sa femme, il attendit le réveil du petit malade.

Un coup discret frappé au dehors les fit tressaillir. « Entrez! » dirent-ils ensemble. La porte s'ouvrit, livrant passage à une femme enveloppée d'un grand manteau. D'un mouvement gracieux, elle rejeta le capuchon qui emprisonnait sa tête et Jean reconnut la jeune femme qui tout à l'heure avait eu pitié de sa

détresse. — « Voici Noël, dit-elle, en souriant; petit Pierre a-t-il été content de son joujou? — Il dort, » fit la mère en se tournant vers le malade. Mais Pierre avait les yeux grands ouverts et son regard allait du polichinelle à la jeune femme: — « C'est Noël, dit-il, je savais bien, moi, qu'il viendrait ». La jeune femme s'approcha de l'enfant et le baisa au front : — « Tu as eu confiance petit Pierre et Dieu te récompensera; il n'abandonne jamais ceux qui espèrent en Lui. » Puis, se tournant vers Jean et sa femme:

« Souvenez-vous que, dans les pires détresses, Dieu est près de vous, vous soutenant si vous l'implorez. Ne murmurez jamais dans l'affliction, acceptez courageusement les épreuves de la vie, elles sont pour vous une nécessité; par elles votre âme s'épurera, se dégagera peu à peu de la matière. Votre vie est éternelle et ne se borne pas à ces quelques jours passés sur la terre; déjà vous avez existé et peut-être dans de précédentes vies avez-vous commis des fautes dont votre vie présente, faite de misère et de douleur, est la juste punition. Acceptez-la donc courageusement, et courbez-vous sous la main de Dieu qui ne châtie que parce qu'il aime. Ce n'est pas lui qu'il faut accuser du mal, c'est vous-mêmes, c'est vous qui préparez votre avenir bon ou mauvais, heureux ou malheureux.

« Sortie du sein de Dieu, votre âme y doit retourner, après avoir gravi tous les échelons de la perfection; d'existences en existences elle monte, s'épure et progresse et la mort n'est qu'un temps de repos qui lui est donné pour se reconnaître et pour mesurer le chemin parcouru et celui qui reste à parcourir avant d'arriver au terme.

« Dieu a mis dans votre cœur un désir de bonheur qui ne peut être satisfait sur la terre; élevez donc vos yeux vers ces régions de paix où vous arriverez un jour et, quelle que soit la condition où Dieu vous a placés, bénissez-le et soumettez-vous à sa volonté. Il a uni vos deux destinées afin que votre petit Pierre ait des protecteurs et des guides qui le préparent aux luttes de la vie : donnez-lui l'exemple du courage, du sacrifice, apprenez-lui à aimer Dieu; enseignez-lui que la vie n'est qu'une épreuve voulue par Dieu, afin que son âme se purifie. Marchez droit et ferme sous l'étendard du Christ qui est venu à vous pour vous montrer le chemin du vrai bonheur, et que cet anniversaire de la naissance de Jésus, votre frère, soit pour vous le jour de votre naissance à une vie plus résignée, et aux idées nouvelles que je suis venu vous enseigner. »

Pendant qu'elle parlait, la jeune femme s'était transfigurée; son visage était devenu brillant comme un soleil et ses vêtements, blancs comme la neige.

— « Qui donc êtes-vous? » balbutia Jean éperdu.

— « Je suis un envoyé de Dieu, je suis votre protecteur et votre guide, l'ange gardien de votre foyer. Je viens du monde invisible et j'y retourne, ayant terminé la mission que Dieu m'avait confiée. »

Et, lentement, la vision s'évanouit, laissant dans la mansarde une lumière radieuse et dans le cœur de Jean et de sa femme le courage, l'énergie et la confiance en Dieu.

Théophile Gautier.



RÉFLEXIONS SUR LA THÉORIE DU MAL

Mon cher Beaudelot,

M'étant trouvé, il y a quelques jours, avec un occultiste de ma connaissance, homme d'un profond savoir et d'une intelligence des plus distingués, j'eus avec lui une longue conversation dans laquelle il m'exposa sa croyance à un Dieu du mal, entité puissante régnant souverainement sur le monde.

Ce mauvais génie tiendrait l'humanité courbée sous sa loi, peut-être pour des fins inconnues et glorieuses; mais en tout cas asservie par son pouvoir infernal contre lequel l'homme resterait sans recours, jouet infortuné du Dieu terrible.

Cette conversation m'ayant fortement préoccupé, j'en rendis compte à un ami qui, plus d'une fois, par l'élévation de son esprit, m'a servi de guide et de conseiller.

J'ai trouvé la réponse qu'il m'a adressé si belle que je vous l'envoie; elle remplacera mon article habituel de quinzaine et je pense que vos lecteurs ne regretteront pas la substitution que je leur impose.

Voici donc les passages de cette remarquable missive, que je livre à la méditation de tous :

« Maintenant, je voudrais vous parler sé-
« rieusement des idées troublantes qui vous

« préoccupent depuis votre rencontre avec « M. X...

« J'ai mûrement pesé les idées émises par « votre interlocuteur, dont je me plais à re- « connaître l'intelligence avancée, mais, à « mon avis, un peu paradoxale.

« Sa théorie, qui consiste à envisager l'huma- « nité comme la proie d'un dieu des ténèbres, « d'une puissance malfaisante et terrible qui la « mène à travers les voies douloureuses, san- « glantes, et obscures où l'homme rampe, si « elle était vraie serait une monstrueuse ironie, « un défi épouvantable jeté à la face de Dieu ; « si inconnaissable et si supra-humain que « nous nous imaginions ce Dieu, cause éternelle « et incréée.

« Oui, l'Humanité semble la perpétuelle vic- « time du mal.

« Du mal physique issu de son contact avec « les éléments; du mal moral né du choc de « ses passions.

« Mais, ce qui est le mal physique pour « l'homme n'est, en réalité, que l'effet de sen- « sations extrêmes dépassant sa sensibilité et « qui n'agissent plus douloureusement si les « facultés humaines deviennent plus étendues « ou s'accommodent à ces sensations.

« Etre borné dans ses perceptions, l'homme « souffre lorsqu'il est mis en contact avec des « forces qui excèdent la faiblesse de son orga- « nisme. Cependant, ces forces en elles-mêmes « n'ont qu'une action relative et ne consti- « tuent pas une manifestation néfaste émanée « d'une puissance cruelle et barbare.

« Le soleil des régions équatoriales qui tuerait « l'Esquimau et l'ours blanc des terres polaires, « donne la vie à une multitude de créatures « qui puisent l'existence dans ses rayons brû- « lants.

« La chaleur, le froid, la pesanteur, la soif, « la faim, la fatigue, la maladie, ne se mani- « festent qu'en raison de la disproportion qui « existe entre notre corps physique et l'ensem- « ble grandiose des forces de la nature.

« La douleur morale est le résultat de l'infé- « riorité de notre être spirituel qui est inhar- « monique et qui, par son manque d'harmonie, « est en dissonnance avec l'harmonie divine.

« Le mal n'est pas une cause permanente et « terrible qui accable l'homme sous le poids « d'une destinée funeste. Il est dans l'homme « seul. Etre incomplet qui, par son développe- « ment rudimentaire, son corps limité et son « âme en enfance, n'est qu'une créature infini- « ment relative, goutte perdue dans l'océan de « l'absolu.

« Chassons donc de notre esprit la concep- « tion fausse d'une entité perverse, génie « effroyable penché sur l'Humanité dont il « épie les râles et boit les larmes.

« Non, nous souffrons parce que l'Univers est « immense et que nous sommes encore petits ; « que notre être corporel est dépassé par toutes « ces forces colossales et fécondes qui sont la « vie et dont il ne peut supporter qu'une infini- « tésimale fraction.

« Nous souffrons parce que nous sommes des « pygmées et que le géant divin incommensu- « rable à notre petitesse nous écrase de sa « grandeur.

« Mais, supposons un instant que la gamme « de nos sensations s'étende suffisamment et « la douleur disparaît.

« Quittons simplement le plan terrestre en « y abandonnant le corps organique et les « misères, qu'il engendre par son infériorité, « s'évanouissent.

« Élevons-nous encore plus haut. Ces vibra « tions excessives de chaud, de froid, de « son, etc., dont les ondes venaient péniblement « affecter les sens corporels se transforment en « des harmonies merveilleuses qui sont pour « l'être spirituel une source de jouissances sans « fin.

« Passons à la douleur morale : Immédiate- « ment au-dessus du globe terrestre ses flots « amers atténuent leurs ravages. L'âme délivrée « des soucis matériels engendrés par les besoins « de la vie physique est déjà plus heureuse. « Puis, s'élevant toujours vers des horizons « plus étendus, vers une vérité plus parfaite et « plus nettement perceptible, elle sent s'enfuir « le doute, les appréhensions, les soucis, les « ambitions vaines, les déceptions. Tout ce qui « empoisonne la vie de l'homme et fait de la « terre l'enfer où il se purifie au feu de la souf- « france.

« Lorsque l'homme cesse de souffrir, l'Uni- « vers n'a pas changé, seul, l'être humain s'est « modifié.

« — Mais, diras-tu, pourquoi souffrir?

« Pourquoi jeter le métal dans le creuset? « Pourquoi le marteler durement, l'égratigner « avec la pointe du burin? Pourquoi tailler le « diamant? Polir la pierre avec l'émeri? Mordre

« le bois avec la dent aiguë de la scie ou le « tranchant du fer. Pourquoi ?

« — Mais, pour fabriquer quelque magnifique « joyau où l'or mêle ses fauves reflets à l'éclat « des pierreries. Mais, pour bâtir le temple ma- « jestueux au portique de marbre et aux boi- « series de cèdre. Pour faire surgir la beauté « consciente de la matière brute, pour exprimer « quelque chose de divin avec les éléments « grossiers, pour affirmer le triomphe de l'es- « prit sur la substance,

« Non, le mal n'est pas une entité réelle « maîtresse de l'homme. Il est le pôle négatif « de Dieu, dont le bien est le pôle positif. Il « est la nuit qui est l'opposition voulue au jour. « Il est pour nous ce qui nous meurtrit en appa- « rence, mais ce qui en réalité polit le diamant « brut de notre âme ; il est le creuset, l'outil, la « nécessité qui nous aiguillonne ; mais il est « Dieu et derrière le mal, il y a la face rayon- « nante du Bien ; il y a l'éternelle sourire de « l'éternelle bonté.

« L'Humanité halète, pleure, souffre, se la- « mente dans les Ténèbres de son ignorance et « de son enfance et Dieu penche sur elle son « lumineux sourire. Le mal n'est pas l'obscurité « c'est la paupière de l'homme encore close.

« Mais, les siècles passent, les générations « se succèdent et peu à peu les yeux de l'Huma- « nité s'ouvrent à la céleste clarté et lorsque « ses yeux seront grands ouverts, la terre n'aura « plus sa raison d'être et le grand fondeur « pourra briser le creuset devenu inutile.

« Telle est ma réponse, mon cher ami, « puisse-t-elle vous satisfaire, ce sont les intui- « tions d'une âme qui n'a jamais douté de la « bonté divine que je vous envoie.

« Tout à vous,

« V. H. »

Je n'ajouterai rien aux paroles de mon correspondant, mon cher directeur, et je vous serre bien cordialement la main.

Votre frère,

HENRI DE LATOUR.



L'ÉDUCATION SOCIALE

(*Suite.*)

La fraternité a pour route naturelle la solidarité. C'est le terme intermédiaire entre la charité et la fraternité.

Montrez à l'élève l'envers des vices, des défauts, l'envers de l'*orgueil*, du *mensonge*, de la *paresse*, de la *brutalité*, etc., etc., véritables despotes de l'âme.

Mettez en valeur le choc en retour, l'action réflexe de ces défauts, armes à deux tranchants qui font mal aux autres et à SOI-MÊME.

Par contre, vantez, exaltez l'action salutaire des qualités. Habituez l'écolier à se connaître ; que l'école soit la préparation à la vie, faites-y de l'*élevage* d'âmes.

N'oubliez pas qu'il peut y avoir une psychologie enfantine, une philosophie scolaire pour tous les âges, et que c'est surtout le caractère PRATIQUE qui importe. Par la bonté, on crée la bonté ; par l'exemple, on crée le Bien ; par la méthode, ON PROUVE qu'il est le VRAI !

Que l'enfant ne soit pas intéressé à masquer ses défauts, par crainte de honte ou de répression, ou par hypocrisie intéressée. Le défaut caché, c'est le feu qui couve, c'est l'ennemi qui dort pour s'éveiller plus tard.

Il faut faire *sortir* les défauts, et non les faire *rentrer*.

Les répressions sévères, — avant que tous les autres moyens aient échoué, — peuvent pousser à la dissimulation, à la colère, à la haine.

La promesse des récompenses, — *si l'enfant est bien sage*, — est dangereuse, elle peut le dérouter du vrai sens de la vie. Vos distributions de prix sont des foires aux vanités, l'exaltation du plus fort au détriment du plus faible. C'est l'école de l'orgueil, de l'insolence et de l'égoïsme.

Il faut même être sobre de félicitations et d'éloges, quand l'enfant est courageux, travailleur et fait de salutaires efforts.

Dans ce cas, habituons-le à trouver en lui la récompense souveraine.

Se met-il en colère ? est-il paresseux ? raisonnez, faites-le rentrer en lui-même et qu'il trouve la confusion, le regret dans l'intimité de son être. Plantez le bon arbre, vous aurez le bon fruit !

Comprenez-vous, enfin, que l'Histoire de Darius, de Cambyse et de Cyrus, que la géographie de l'Océanie, la géométrie, le grec, le latin et les langues vivantes DOIVENT PASSER APRÈS TOUT CELA ?

III

Savez-vous de quoi l'on cause, avec nos enfants, dans la CLASSE DE SEPTIÈME ?

Des pierres qui font effervescence avec les

acides, de la plasticité de l'argile, des pierres siliceuses, de la structure complexe du granit, etc., oui, madame!

En sixième, nous parlons des crocodiles, des tortues, des lézards, et des serpents.

Nous ne négligeons ni les arachnides, ni les crustacés et on nous dit quelques mots sur les Rayonnés et les Protozoaires.

Cela fait toujours des sujets de conversation le dimanche, à la table de famille, et la femme de chambre s'instruit, pendant que la maman se pâme de bonheur et que le père sourit d'orgueil.

En cinquième, nous abordons les moraines et les blocs erratiques, les roches stratifiées et même non stratifiées!... Ah! mais! on ne plaisante pas avec la géologie!... On plaisante moins encore avec la botanique. Apparaissez, Phanérogames!... Vous, d'abord, dicotylédones : renonculacées, crucifères, papavéracées, légumineuses, rosacées, ombellifères, composées, rubiacées, primulacées, solanées, personnées, labiées, amentacées... Pan!...

C'est votre tour, monocotylédones : liliacées, iridées, orchidées, palmiers, graminées!!!

Glissons sur les gymnospermes et passons aux *cryptogames*. Nous en avons avec racines : les fougères, prêles, lycopodes; puis sans racines : mousses, algues, champignons, lichens. . Je vous prie de n'en pas douter.

Vous en avez assez, n'est-ce pas?

Nous ne sommes pourtant qu'en CINQUIÈME et ce n'est qu'un tout petit coin du programme, la simple section de botanique et de géologie, un hors-d'œuvre. Il faut porter bien d'autres kilos (1)!

Lorsque l'enfant bien bourré, bien diplômé, entrera dans la vie, qu'est-ce qu'il désirera, l'enfant? Il désirera gagner beaucoup d'argent pour bien jouir!

Je suis heureux de m'appuyer sur l'autorité d'un homme que je considère comme un des plus grands philosophes de ce temps, M. Paul Bourget.

Voici ce qu'il a écrit dans *Outre-mer*, magistrale étude sur l'Amérique contemporaine :

« Vous visitez un lycée français, avec ses « bâtiments à l'aspect de caserne, ses préaux « étroits et sans horizon, la promiscuité de ses « dortoirs, la laideur dénudée de ses études et « de ses classes. Vous en faut-il davantage pour « vous rendre compte que le jeune homme « élevé là doit y avoir appauvri sa physiologie, « exaspéré son système nerveux, désappris la « joie de la spontanéité? La discipline, trop « peu individuelle pour être intelligente, n'a pu « que l'asservir ou le meurtrir. Il en est sorti « fonctionnaire ou réfractaire, brisé ou révolté, « tout voisin du bourgeois ou de l'anarchiste, « ces deux types également funestes du civilisé « qui avorte dans la platitude impuissante ou « l'insanité destructive. Tel est le terme fatal « d'un système de dressage, conçu à l'inverse « de la nature et de la tradition par les Con- « ventionnels, puis par l'Empereur, et, de « toutes leurs œuvres néfastes, la plus néfaste, « la plus faite pour tarir à sa source l'énergie « de notre classe moyenne et sa vertu. Ici, « comme partout, l'éducation explique l'his- « toire parce qu'elle explique les mœurs. »

1. Je vous supplie de vous procurer les programmes complets. C'est épouvantable!

Bravo, Bourget!

Et combien d'autres avec nous!

Le lycée doit être l'Ecole de la vie, et non le jardin des racines grecques, on doit y faire son stage d'homme, son *Humanité* plutôt que ses humanités. Vos programmes encyclopédiques sont absurdes et indigestes.

Qu'est-ce que c'est que cette porte du baccalauréat par laquelle tous sont obligés de passer? Comment! Parce que je ne sais pas les mathématiques, je ne puis être ni avocat, ni médecin?... Ne comprenez-vous pas que c'est burlesque, que vous relevez du vaudeville, et qu'il est temps que ces institutions sombrent dans un formidable éclat de rire?

La réforme, que dis-je! la CRÉATION de l'éducation est le nœud gordien de la question sociale.

ALBIN VALABRÈGUE.



VOIX DE L'AU-DELA

Premier anniversaire. — Resurrexit!!!

Ma chère et bien-aimée fille,

Il y a aujourd'hui un an, en comptant comme les mortels habitants de la terre, que se sont ouvertes pour moi les portes du monde invisible. Ce jour est pour toi, ma pauvre enfant, rempli de poignants souvenirs et de déchirants retours; mais pour moi, il est tout joie, tout bonheur, et

je voudrais ce soir, essayer de faire passer dans ton pauvre cœur meurtri, un peu de cette immense félicité dont le mien est rempli.

Je comprends que pour toi qui es encore sur cette terre de luttes et de souffrances, cet anniversaire n'ait rien que d'affreusement pénible, puisqu'il te rappelle le sacrifice le plus douloureux que Dieu t'ait demandé; mais, ma chère enfant, il faut que ta foi s'élève au-dessus de ces vues toutes terrestres, et que ton âme voie par delà la mort.

Prenons, si tu veux, une comparaison toute d'actualité : Vois en ce moment la nature se flétrir, et la terre se revêtir de sa triste parure d'hiver, ainsi qu'un mourant que l'on revêt d'ornement funèbres. Le soleil est moins chaud, la lumière est moins pure, l'obscurité règne en maîtresse durant de longues heures, les oiseaux ont fait taire leur charmant gazouillis et les fleurs penchent tristement leurs corolles vers le sol : c'est l'image du deuil et de la tristesse; tout semble privé de vie et entrer dans la nuit profonde; mais au bout de ces longs mois d'hiver, de bise, de froid, d'obscurité, voici que la nature se réveille, la vie reprend son cours un instant interrompu, la chaleur vivifie le sol, la sève monte dans les tiges gonflées, l'oiseau secoue ses plumes légères, et jette à l'écho sa fraîche chanson du printemps : c'est le réveil, c'est le renouveau, c'est l'éternelle fécondité.

Ainsi, au déclin de la vie, les forces s'amoindrissent, les facultés s'affaiblissent, la maladie et la souffrance usent le corps, et lentement la mort vient pour le plonger enfin dans la nuit du tombeau. Tout paraît fini, perdu, détruit... mais soudain une lumière brille, les portes de l'éternité s'ouvrent, un cri de victoire jaillit, et l'âme, l'âme immortelle s'élance dans l'infini en chantant l'hymne de la résurrection... Malgré les horreurs, les humiliations du tombeau, elle vit, d'une vie véritable, sans fin, que rien désormais ne peut atteindre, et tandis que le corps qui lui servait de vêtement rentre peu à peu dans les divers éléments dont il était sorti; l'âme retourne au foyer de la Divinité dont elle est un rayon et se plonge avec des délices sans nom dans les joies des progrès accomplis.

Oh! ma bien chère enfant, sèche donc tes larmes, je suis si pleinement heureuse, surtout quand je te vois forte et résignée. Oui, c'est bien dur le sacrifice que tu as dû faire, ton cœur était si plein de moi, ton amour filial était si grand, si profond; mais songe que Dieu ne demande jamais rien au-dessus des forces humaines; à côté de la peine, il met la consolation et il a été sur ce point d'une générosité excessive envers toi.

N'as-tu pas appris à connaître mieux encore et à apprécier les amitiés que notre Père a placées auprès de toi? N'est-ce pas lui qui a ramené vers toi ces chers enfants dont tu es devenue la seconde mère? et qui t'entoure d'affection, te faisant goûter un peu à ces joies de la maternité que Dieu n'a pas permis que tu connaisses.

N'est-ce pas une consolation suprême que cette assurance du bonheur que goûte ta mère, et ces communications que nous avons ensemble malgré la mort?

O mort! où est ton aiguillon?... Elle est vaincue, détruite, ou plutôt elle n'a jamais existé, ce n'est qu'un mot, et sur les tombes, on devrait écrire ce mot : « Resurrexit!... »

Bonsoir, chère enfant, va, repose en paix dans les bras qui t'ont souvent bercée toute petite et qui ce soir voudraient endormir doucement ton chagrin.

B. C.

Toujours de la Charité!

Tu es agitée et troublée ce matin, ma chère fille et tu te plains de l'activité de ta vie, tu vas même tout au fond de ton cœur jusqu'à t'écarter de cette loi d'indulgence et de charité que je t'ai préconisée avant-hier. Ne sens-tu pas cependant que c'est moi qui t'envoie toutes ces occupations afin de remplir ta vie qui te paraissait vide et inutile depuis que matériellement je ne suis plus à tes côtés? Ton désespoir était si grand que ta santé en aurait souffert si un puissant dérivatif ne t'avait été donné, et ton âme se serait repliée dans une morne tristesse qui lui aurait été funeste. Et c'est pourquoi j'ai voulu que tu aies à consoler de plus éprouvés que toi en te rapprochant de la famille O... Tu as là un champ très vaste pour exercer ta charité et pour mettre en pratique le conseil que je t'ai donné alors que mon esprit presque dégagé déjà de son enveloppe mortelle entrevoyait que la charité et l'amour du prochain, le complet oubli de soi-même sont les voies les plus courtes et les plus sûres pour arriver à Dieu qui est tout amour. Ne te plains donc pas ma chère enfant, si tes amis et ceux qui souffrent autour de toi te prennent le meilleur de ton temps, accueille

avec la même indulgence et la même aménité ceux dont la venue te fait plaisir et ceux qui arrivent dans un moment inopportun. Un sourire gracieux, une parole aimable sont des actes de charité tout comme une pièce de monnaie donnée à un mendiant; ne les refuse pas quand tu peux les donner.

La conversation que tu as eue avec C... doit te faire comprendre qu'il fait bon semer des bienfaits autour de soi et que la bienveillance et la bonté doivent être les moteurs de toutes nos actions. Ne l'oublie jamais ma bonne fille, et reprends la sérénité un instant troublée de ton âme.

Ta mère.

Le Doute.

Ma fille chérie, tu es parfois encore troublée par des doutes et tu es par cela même malheureuse, alors que nous te voudrions tous les deux ta mère et moi si heureuse.

Le doute, ma fille, est le résultat d'un état d'âme que je qualifierai de maladif, et il faut, pour t'en guérir, avoir recours à deux moyens que je veux t'enseigner.

D'abord, quand tu te sentiras prise de ces malaises de l'esprit, recours tout de suite à la prière, demande à Dieu qu'Il dissipe les ombres autour de toi, appelle à ton aide tes guides spirituels, ils viendront à toi, l'entoureront de leurs forces et de leurs lumières et éloigneront les mauvais esprits qui tenteraient de t'enlever les croyances toutes fraîchement déposées dans ton âme et qui ne demandent qu'à se développer et à grandir.

Puis, quand tu auras prié, confie-toi bonnement à notre Dieu comme un enfant à son père, dis-toi bien que ces heures de troubles te sont envoyées peut-être pour faire éclater la lumière plus grandement, dis-toi que les plus grandes âmes ont eu de ces défaillances, que les plus glorieux saints ont éprouvé ces mêmes amertumes qui t'accablent, et attends avec patience et courage que la tentation s'éloigne et que la paix revienne. Etudie, tu as en toi des dons magnifiques qu'il ne faut pas laisser incultes, travaille beaucoup, acquière toute la science que tu pourras; je parle de cette science du divin qui est la seule vraie et la seule nécessaire, développe en toi les facultés médianimiques qui sont encore à l'état embryonnaire; mais, surtout, agis avec prudence et ne récrimine pas si les effets que tu attends sont longs à se manifester. En toute chose, il faut une grande patience, et peut-être plus encore dans les choses spirituelles. Pour qu'un médium puisse remplir le mandat qui lui est confié, il faut qu'il s'établisse entre lui et les Esprits une communion intime qui ne peut s'obtenir tout de suite, il faut qu'il y ait entre les Esprits et ce médium certaines affinités indispensables, et par la seule réflexion tu comprendras facilement que tout cela ne s'obtient qu'avec le temps, la patience, le courage et le travail. Travaille donc, ma fille, et espère; tous tes guides spirituels et, ils sont nombreux, t'assistent et applaudissent à tes efforts.

Ta mère et moi, nous t'embrassons bien tendrement. B.

LES CERCLES INFERNAUX

(*Suite.*)

Le Voluptueux.

Cet être eut dans l'âme un essaim de hideuses pensées, son esprit se complut aux laideurs du vice, son imagination enfanta les visqueuses chimères qui naissent de toutes les perversions; aujourd'hui il hante un marais près de sombres rochers recouverts d'une mousse suintante où se meuvent de lourds et gluants reptiles; les eaux noires et dormantes qu'éclaire à peine un rayon blafard sont agitées vaguement par d'étranges formes, monstres pustuleux et immondes dont les ondulations molles sont horribles; l'air lourd et pesant, d'un poids insupportable est peuplé par les rondes fantastiques d'insectes hideux, velus et dont le frôlement répulsif cause un pénible et douloureux frisson de dégoût.

Sur les rivages, de pâles asphodèles sont hantées de noires araignées aux toiles sinistres, et dans tous les trous obscurs, des masses gélatineuses, noirâtres et rampantes : crapauds fantastiques, dont la peau exsude une viscosité continuelle, laissent tomber dans la pénombre des notes lugubres, tandis que d'invisibles chouettes hullulent et qu'une fade odeur de décomposition et de pourriture affadit le cœur de l'être condamné à ce paysage de dégoût ; il ne peut faire un mouvement sans se heurter, dans la demi-obscurité blafarde, à la promiscuité de quelques monstrueuses créations, à quelques fanges vivantes, au pullulement infâme de cette vie malsaine, de cette décomposition continuelle, de cette répulsion dans l'horreur. Un Guide.



PHOTOGRAPHIE DES RADIATIONS PSYCHIQUES

Par le commandant Tegrad.

RÉSUMÉ DE NOS OBSERVATIONS SUR L'ANALYSE DES FLUIDES

(*Suite et fin.*)

Quelques Observations sur le Fluide psychique.

Le fluide n'est pas fugitif; il imbibe les objets pour ne s'évaporer que lentement comme un mouchoir perd, à la longue, l'odeur dont il est imprégné.

Voir n° 227, le Cachet.

La barre d'acier aimantée, d'ailleurs, ne fait-elle pas ainsi.

Dans mon n° 176, une barre aimantée, placée sous la cuvette, a donné sa forme sur le cliché que je magnétisais dans cette cuvette.

Il y a eu un appel de mon magnétisme animal sur le magnétisme minéral, malgré la séparation par la cuvette.

Si l'homme fluidifie des objets matériels, à plus forte raison son semblable.

La plupart des maladies ne sont que des accumulations de fluide dans la région malade; ou des absences de fluide.

Il y a pléthore ou anémie fluidique de cette région.

Je suppose un rhumatisme au coude; les nerfs de cette région auront une accumulation de fluide, seront plus vibrants qu'à l'état normal; les muscles, à leur tour, y seront plus gorgés de sang, agités davantage par les nerfs; et lorsqu'un magnétiseur disperse le fluide, le mal disparaît. L'excès de fluide était la seule cause.

Si on met une plaque sous le coude, à l'état malade et à l'état sain, on obtiendra des graphies dissemblables.

Par conséquent, un jour viendra où les maladies seront diagnostiquées par les lueurs qu'elles projetteront sur la plaque.

On ne pourra plus enterrer un homme s'il n'est pas complètement mort, car des plaques mises sur le cœur et sur le front, pendant un temps suffisamment long, laisseront certainement des lueurs, s'il lui reste de la vie.

En réalité, nous dégageons le fluide de toutes les parties du corps, nous suons le fluide; mais les doigts, les yeux, le front, en sont les robinets les plus abondants pour le projeter.

Le cerveau, manié par notre âme, comme le piano par le musicien, dégage proportionnellement à l'intensité et à la qualité de la pensée.

Lorsque la colère nous émeut ou qu'une bonne action nous attendrit, nous ouvrons les portes. Indifférents, nous les fermons.

L'homme qui travaille de corps digère son fluide par les muscles; celui qui travaille de l'esprit le dégage par le cerveau.

Je serai tenté de croire que nous avons des glandes spéciales pour le reproduire.

Puisque j'ai parlé de diagnostiquer les maladies, voici un exemple qui rend le fluide de la fièvre compréhensible : Lorsqu'on pose la main sur le front d'une personne ayant la fièvre on s'écrie souvent : « Il est brûlant; il a une fièvre de cheval. » C'est, en effet, une forte chaleur que la main ressent.

En réalité, l'homme ayant 37 degrés à l'état normal et pouvant arriver à 40° avec une forte fièvre, il ne peut jamais avoir que 2 à 3 degrés de plus qu'à l'ordinaire.

Or, la main est incapable de sentir une si petite différence de chaleur sur un objet quelconque chauffé à 2 ou 3 degrés de plus.

C'est par conséquent un fluide magnétique d'une nature spéciale, fluide fiévreux, que la main absorbe et ressent avec une intensité inusitée et que nous confondons avec le calorique dégagé.

La plaque photographique est susceptible de graphier ce fluide et de lui donner un aspect particulier, *sui generis*, selon la nature de la fièvre.

Le fluide vital semble avoir pour réservoir le cerveau : il est canalisé par les nerfs qui le font circuler et affluer particulièrement vers les doigts, pointes de notre appareil électrique, ainsi que pour le sang qui a son réservoir dans le cœur, d'où il est canalisé par tout le corps au moyen des artères et des veines.

Le fluide paraît être divisé en positif et en négatif.

Il enveloppe et actionne le corps humain à la façon du magnétisme minéral aimantant l'acier.

C'est l'enveloppe de l'Esprit ou Périsprit, ou corps spirituel de saint Paul, canevas de notre corps qui reçoit le fluide vital du fluide universel, lequel baigne toutes choses. C'est cette enveloppe qui absorbe constamment le fluide universel, le digère, le vitalise.

La faiblesse, la mollesse de certaines personnes qui paraissent fortes et bien portantes extérieurement, de même que l'énergie, la vigueur, l'exubérance de certaines autres qui, à première vue, paraissent moins robustes, ne sont que le produit de la mauvaise ou bonne digestion habituelle du fluide universel.

Le minéral, et je comprends l'atmosphère dans cette dénomination, absorbe aussi ce fluide universel et le dégage sous le nom d'électricité, dont nous ne connaissons pas encore la nature intime et dont chaque jour, nous découvrons une nouvelle propriété.

Le végétal aussi fabrique de l'électricité.

Entre ses deux pôles, racine et branche, le squelette fluidique du végétal (périsprit) la canalise, l'affine en la faisant circuler. Il n'est pas assez fin pour l'animaliser; mais le magnétisme humain est senti par lui.

De même qu'on a reconnu qu'en électrisant, avec mesure, des plantes, on aide à leur croissance, de même j'ai reconnu à plusieurs reprises, qu'en magnétisant une plante elle devenait, en peu de temps, plus grande et plus grosse, que sa voisine qui m'avait servi de base d'observation.

Au risque de mal exprimer ma pensée sur les fluides, je dirai :

Le fluide universel enfante l'électricité dans le minéral dont les « nerfs » sont les canaux.

L'électricité enfante le fluide vital plus subtil dans le végétal.

Le fluide vital enfante non l'intelligence, mais l'instinct chez l'animal.

L'instinct enfante l'intelligence dans l'homme.

L'intelligence enfanterait ce que nous appelons le génie chez les humains.

Mais combien est grande cette progression qui doit nous conduire vers l'intelligence suprême, le Dieu inconnu, absolu, inconnaissable, marchant ainsi à la façon d'une fraction périodique arithmétique qui tend toujours à se rapprocher de l'unité sans pouvoir l'atteindre.

Commandant TEGRAD.

PAGES OUBLIÉES

La prière.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure : elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à Celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée : il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel, et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? est-ce que nul désir ne se presse? ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent : A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures si chétives, qui leur a donné le sentiment, et la pensée, et la parole, si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elle, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent : A quoi bon prier? Dieu, ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin ?

Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut que vous le lui demandiez : car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils ; faut-il à cause de cela que le fils n'ai jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent ou qu'ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs, Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur ?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit les tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur, et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

(*Paroles d'un croyant.*) LAMENNAIS.

TOAST SPIRITUALISTE

Prononcé au banquet annuel de la « Revue du Midi » le 23 janvier 1899, par EUGÈNE DE MASQUARD, *Collaborateur à la dite Revue et Rédacteur en chef du « Paysan Français ».*

Messieurs,

Comme j'avais l'honneur de vous le dire l'an passé, la réunion annuelle d'hommes éminents, comme les collaborateurs de la *Revue du Midi*, doit être une occasion de mettre à l'ordre du jour les questions les plus controversées.

Celle que je vais ce soir effleurer devant vous est la suivante :

L'homme naît-il bon ou mauvais?

A notre dernier banquet, je vous disais encore que tout était bien, que tout était bon et utile dans la création. Vous ne vous étonnerez donc pas si je me prononce pour la bonté native de l'homme.

Et, en effet, comment croire que l'architecte divin, après avoir créé cette admirable machine, cet homme, fait, dit-on, à l'image de Dieu,

lui ait donné pour moteur une âme faite à l'image du diable?

Il faudrait croire que la science et la prescience du grand architecte l'auraient abandonné juste au moment de couronner son édifice, c'est-à-dire au moment d'achever sa plus admirable création.

Vous me direz : Mais l'homme se plaît à se vautrer dans les sept péchés capitaux dont il a même augmenté le nombre!

C'est vrai, mais *la faute en est à l'éducation individualiste, anarchiste et païenne* qu'on lui donne.

Au fond, l'homme est un intelligent canari, d'autres disent serin, capable de chanter tous les airs imaginables, les plus harmonieux comme les plus discordants, pourvu qu'on les lui serine le temps nécessaire pour qu'il les apprenne.

Qu'on lui serine le bien et il chantera le bien et il s'habituera à le faire plus souvent; mais loin de là, on lui serine : *La Vertu sans argent est un meuble inutile*, alors que c'est le vice qui est un meuble non seulement inutile, mais toujours dangereux à posséder.

Celui qui a des vices et point d'argent est conduit à tuer, à voler, à *vendre sa conscience*, pour se procurer l'argent nécessaire à la satisfaction de ses vices.

Tandis que la Vertu est le seul meuble que puissent acquérir ceux qui n'ont pas d'argent et ils ne s'en font pas faute, car le jour où le peuple ne croira plus à la Vertu, comme la classe dite : *dirigeante*, tout sera perdu. C'est, en effet, sur ce qui reste encore, malgré tout, de croyance au bien dans l'esprit des masses, que vit la société contemporaine.

C'est donc l'Instruction qu'il faut modifier, non par ces petits changements anodins que demandent quelques académiciens trop timides, mais la transformer de fond en comble, de manière à faire des hommes de volonté, et non des moutons débiles; alors tous les Français comprendront bientôt que le salut social ne peut s'obtenir *que par le retour à la terre et à la vie pure et simple de l'Evangile*.

Non à l'Évangile de ces pharisiens hypocrites qui veulent imposer aux autres le catéchisme et la résignation, pour se sauvegarder des revendications de ceux qui manquent de tout, tandis qu'eux-mêmes ne veulent manquer de rien, ce qui rend à ceux-là la résignation aussi facile que peu méritoire, mais à l'Evangile de Celui qui chassait les vendeurs du Temple, ce que devra faire le xxe siècle, en fermant la Bourse.

Je bois à la réforme radicale de l'Instruction!

Les Promesses de la Science.

Un antagoniste de la science fit grand bruit il y a quelque temps avec un opuscule dans lequel la *Banqueroute de la Science* était pompeusement décrétée.

L'auteur de ce pamphlet, l'illustre académicien, M. Brunetière, s'écriait triomphalement :

« Dans l'enivrement de son pouvoir, la science avait promis qu'elle résoudrait ces redoutables énigmes! d'où venons-nous? pourquoi vivons-nous? où allons-nous?

La réponse ne se fit pas attendre; un esprit clairvoyant, modeste autant que profond, M. Ch. Richet, avec la puissante sérénité qui convient au sage, lui répliqua : « Il est vrai que certains anthropologistes ont émis des hypothèses sur l'origine de l'homme, hypothèses que les zoologistes leur avaient indiquées. Ces hypothèses sont à ce point vraisemblables qu'elles sont maintenant enseignées par les catholiques. La théorie de l'évolution n'est plus un objet d'horreur, comme il y a quelque vingt-cinq ans; elle est enseignée et commentée à Louvain et M. Brunetière pourrait l'adopter sans crainte de passer pour un hérétique. »

M. Brunetière, malgré tout son prestige académique ne se distingue en aucune façon d'un grand nombre de ses contemporains qui s'obstinent à vouloir saisir avec leurs yeux physiques des vérités tellement immarcessibles que seuls les yeux de l'âme peuvent découvrir. La myopie physique est bien moins une infirmité que l'entêtement et le parti pris.

Je vous en prie, avec respect, Monsieur Brunetière, gardez-vous de fuir les lumières que la science peut donner; daignez seulement jeter les yeux sur l'opuscule de M. Léon Denis, *Pourquoi la Vie*, et vous aurez la clé de la solution qui vous préoccupe si fort. *Ce que nous sommes. — D'où nous venons. — Où nous allons.* A.-M. B.

Les exigences de la mise en pages nous forcent à reporter au prochain numéro du 20 février la suite de la nouvelle : *La Villa des Palmiers*.

Conférences à la Coopération des Idées.

Pour l'Enseignement supérieur et l'Education Ethique-sociale du Peuple.

Tous les soirs, 17, rue Paul-Bert, de 8 à 10 heures.
Programme des Conférences du mois de février :

Lundi 6. — M. Albert Charpentier : La Suggestion sociale.
Mardi 7. — M. P. Froument : La Philosophie positive (2e causerie : Idées générales sur le Monde et l'Homme).
Mercredi 8. — M. Lucien Le Foyer, avocat à la Cour : Philosophie du Féminisme (6e causerie).
Jeudi 9. — M. Jules Sageret, ingénieur : L'Electricité (3e causerie).
Vendredi 10. — M. Henri Mazel, homme de lettres : La Révolution française.
Samedi 11. — M. Camille Léger, agrégé de philosophie : L'Education du Citoyen (4e causerie : La nécessité de l'Education publique par la liberté).
Lundi 13. — M. Robert Dreyfus, publiciste : Auguste Blanqui.
Mardi 14. — M. F. Schrader, géographe, professeur à l'Ecole d'anthropologie : La Terre et l'Homme.
Mercredi 15. — M. Jules Lermina, homme de lettres : La Mort et la Science.
Jeudi 16. — M. J. Micouleau : Fonctions et organes de la Morale.
Vendredi 17. — M. Emile Trolliet, professeur au collège Stanislas : La Poésie des Humbles (4e causerie).
Samedi 18. — M. Paul Desjardins, professeur au lycée Michelet : Les Grands livres de l'Humanité (6e causerie).

L'Administrateur-Gérant : A.-M. BEAUDELOT.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-...